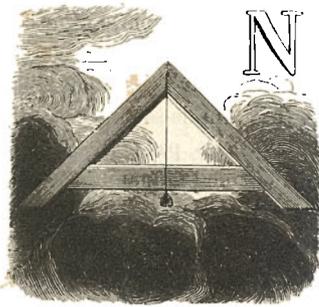


L'HOMME DU PEUPLE.



UN n'éprouvera de l'embarras à dire ce qu'est un banquier, un tailleur, un cordonnier, un architecte ; à indiquer la nuance qui distingue le bijoutier de l'orfèvre, l'avocat de l'avoué ; des signes caractéristiques existent, des différences plus ou moins profondes sont tracées : si la fonction de celui-ci est de nous habiller, la fonction de celui-là est de nous chausser ; si celui-ci se sert du compas, celui-là emploie la lime ; l'un reçoit dans une étude, l'autre s'annonce par une enseigne. Mais qu'est-ce que l'homme du peuple ? quel est son état ? où est-il, que fait-il, où ira-t-on pour l'étudier ? Sera-ce dans les salons ? Non, sans doute. Sera-ce dans la rue ? Mais la rue, c'est la mer, tout le monde y passe. Sera-ce au théâtre ? Mais à quel théâtre encore ? A l'Opéra ou aux Funambules ? A quelle de ces deux grandes scènes enfin. L'une où trône la royauté du grand monde, l'autre où court s'épancher la lie des faubourgs ? Est-ce à l'église ? Je ne l'ai aperçu ni à Saint-Roch ni à Notre-Dame. Disons-nous alors que tout ce qui n'a ni état ni résidence marquée, ni centre collectif, ni habitudes précises, appartient à la flottante catégorie de l'homme du peuple ? A beaucoup d'égards la définition serait flétrissante ; elle tendrait à présenter l'existence de l'homme du peuple comme un incommensurable vagabondage exercé autour de la société. Quoique toutes les limites de l'Océan ne nous soient pas encore connues, néanmoins nous l'appelons fièrement une mer et non un débordement.

Demandons-nous à la Noblesse ce qu'est l'homme du peuple ? La Noblesse nous répondra sans hésitation : « L'homme du peuple est le vaincu de l'invasion.

croit que l'homme du peuple va venir enlever ses caisses de rubans ou ses sacs de café ; il se verrouille , s'arme et fait sentinelle derrière la porte ; le boulanger craint pour son pain , le marchand de vin se fortifie dans sa cave. Aucun pillage n'a lieu ; mais cette même crainte fera prendre les mêmes précautions quelques jours après. Cependant , vous , marchand de vin ; vous , marchand de café ; vous , marchand de bas ; vous , marchand de tissus , n'êtes-vous pas sortis du peuple ? n'en êtes-vous pas ou par votre père , ou par votre aïeul , ou par votre grand-aïeul , qui n'a été anobli ni par Clovis , ni par Hugues-Capet , ni par Louis XIV , et qui ne s'est trouvé , soyez-en sûrs , ni à Taillebourg ni à Marignan ? Vous vous exagérez en vérité votre importance , le nombre et la cruauté de vos ennemis. L'homme du peuple est un parent inconnu qui préférerait attendre vos biens , s'il y avait quelques prétentions , de votre belle mort , que de vous les prendre comme un voleur. Il s'établira d'ailleurs un jour sans violence à côté de vous , porte à porte , de même que vous , sans violence sur les habitants , par votre conduite , par votre numéro d'ordre et quelques petites émeutes aussi sous Charles VI , au temps des Bourguignons et des Armagnacs , sous la reine Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin , sous Louis XVI , avez de père en fils obtenu , en les demandant un peu haut dans les rues de la bonne ville de Paris , des franchises , des privilèges et enfin des droits. Si vous saviez combien vous avez été téméraires autrefois ! je vous étonnerais si je vous le disais. Non ! vous n'avez aucune idée du courage que vous montriez dans les chausses et dans les souliers de vos ancêtres. Entre nous , vous avez été d'une hardiesse qui vous fera frémir si , comme je n'en doute pas , vous appartenez à cette heure au corps si pacificateur de la garde nationale. Mettait-on un impôt trop fort sur le sel ? vous sortiez bannière de la corporation en tête pour aller hurler des injures sous les croisées du ministre , le menaçant d'incendier Paris si l'impôt n'était pas retiré. François I^{er} , captif à Madrid , exigeait-il de vous , petit peuple , une part de sa rançon , vous réclamiez en échange au parlement le privilège d'ouvrir deux foires de plus par an à Saint-Denis. Il n'est pas une des facilités dont vous jouissez maintenant , avantages effacés par une longue possession , que vos aïeux n'aient demandée par les cris de l'émeute , n'aient saisie avec les griffes de la rébellion. Pour avoir le droit de peindre sur leur enseigne *l'image de saint Louis , la belle image , l'image de Notre-Dame , le Renard vert , le Chien rouge , le Chat qui pelotte , la Truie qui file , l'Y grec* , vos ancêtres se sont soulevés aux quatre coins de Paris ; ces enseignes sont leur blason ; il y a de leur sang ! Altesses , saluez ! Le privilège de déployer un auvent leur a coûté plus de vingt ans d'émeutes ; émeutes pour tenir la porte de leur boutique ouverte jusqu'à huit heures du soir ; émeutes pour que les monnaies des ducs de Bretagne , des ducs de Bourgogne et de tant d'autres ducs n'eussent pas cours forcé à Paris ; émeutes pour que le roi lui-même n'altérât pas les valeurs monétaires ; émeutes pour obtenir chacun des nombreux instruments de votre commerce : la balance , le fléau , l'aune , le boisseau , la sonde , les poids ; ah ! vous avez été bien révolutionnaires alors dans la peau de l'homme du peuple , ou vous êtes bien timorés aujourd'hui sous l'habit d'électeur , de conseiller municipal et d'éligible. Soyez fiers de votre nouvelle condition , vous l'avez assez durement gagnée de race en race pour en tirer de l'orgueil ; mais n'oubliez pas , dans l'ivresse de votre affranchisse-

ment, que vous êtes les mulâtres d'une caste dont l'homme du peuple est le nègre.

Un travail curieux, patient, difficile mais non impossible à faire, serait celui qui consisterait à tracer, à l'aide de documents les moins suspects de paradoxe, la ligne inflexible parcourue par le peuple depuis l'établissement de la féodalité en France jusqu'à nos jours. Rien dans ce tableau généalogique ne devrait être le produit de l'induction ou de la poésie. Le fait s'emboîterait dans le fait étroitement; mathématiquement; et par là on se démontrerait avec l'autorité d'une opération algébrique que ce que nous nommons le peuple se compose de couches successives de générations de plus en plus dégagées de l'esclavage originel, à la suite de causes diverses: ce sont ces causes qu'il faudrait énumérer sans en omettre une seule. On aurait ainsi une histoire et une démonstration, ou plutôt on aurait la démonstration par l'histoire même.

Comme il n'est plus permis, dès que l'intelligence a été éclairée par les faits, de repousser une conviction, fût-elle pénible, on accepterait avec une franche abnégation tout ce qui doit être dit sur le peuple. De tels travaux demandent l'œil pénétrant et les ailes nerveuses de l'aigle; et nous n'avons pas même l'espace qu'il possède en commun avec la mésange.

Autrefois, et ce mot signifie dans notre esprit bien des siècles écoulés avant le onzième siècle, le peuple n'affectait pas de forme appréciable sur la surface mal limitée du sol qui le portait sans le contenir. A nettement parler, il n'y avait pas de peuple, mais des masses de population. Ces plaques d'hommes non encaissées tendaient cependant à s'écouler vers deux points qui devaient devenir deux sommets, deux centres de réunion. L'un de ces deux sommets était la flèche du château; l'autre la pointe du clocher. Le château renfermait le seigneur, l'église abritait l'évêque. Quand ces deux pouvoirs se manifestèrent à l'occasion d'un événement dont l'influence fut universelle, les serfs furent ralliés sous une bannière à la fois militaire et religieuse, et ils marchèrent à la conquête de la Terre-Sainte, à la voix de la prédication qui faisait un instant tous les hommes frères, et à la lueur des combats qui les rendaient tous égaux par la mort. Tel seigneur qui alla à Jérusalem n'en revint plus; tel serf qui se battit sous Antioche rentra dans sa paroisse avec la gloire du retour, l'or de la conquête, la pensée vague que des chrétiens pourraient bien s'affranchir chez eux quand il n'était pas impossible de délivrer un tombeau si loin! La croisade fut un œuf qu'un coup de lance brisa: il contenait un germe qui était le commerce, premier âge de toute liberté, premier nom qu'elle prend.

Depuis cette époque et de règne en règne, cette chose inconsistante qui ne s'appelait pas encore le peuple, tendit de plus en plus à s'unir et à se solidifier sans avoir la conscience de son travail de cohésion. L'humanité, comme la terre, a ses lois magnétiques et ses deux pôles.

Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis, Charles VII, Louis XI, lui donnèrent ensuite, du onzième au quinzième siècle, la mesure de sa puissance, comme nombre, dans les questions de force. Les uns employèrent le peuple comme un instrument de conquête, les autres comme un instrument de vengeance. Avec l'aide du peuple, les sei-

gneurs firent la guerre en Terre-Sainte ; avec l'aide du peuple, le roi Charles VII chassa les Anglais ; avec le bras du peuple, Louis XI châtia et vainquit les grands vassaux. Il était bâton ou fléau, jamais épée.

Le droit de posséder un champ, un troupeau, une maison, le droit de propriété enfin, amena également l'affranchissement progressif du peuple.

A peine sont-ce là les deux ou trois sommets gigantesques sur tant d'autres qui dominent cette vaste question historique. L'excursion entière est impossible ici. Il faut nous borner à laisser une remarque, à chercher une énergique abréviation qui résume tout, de même qu'en mathématiques un signe représente l'infini. Cette remarque est que le peuple, soit par l'imprudence de ses maîtres, soit par un instinct mystérieux qui est en lui, tantôt par des concessions, tantôt par des révoltes, tantôt par des croisades, tantôt par des jacqueries, s'est rapproché, chaque demi-siècle au moins, d'un but visible, qui est la liberté, et d'un but caché et providentiel, qui est peut-être le bonheur.

On aurait une fausse idée de la participation du peuple aux guerres soutenues par la royauté à l'extérieur et à l'intérieur du pays, si on s'exagérait ce concours. L'armée, capitaines et soldats, se composait exclusivement d'hommes de race. La cavalerie, c'était l'armée ; et pour monter un cheval de guerre, il fallait être noble. Ce n'est qu'à la bataille de Pavie que l'infanterie joua un rôle effectif, et c'est de cette bataille seulement qu'il faut marquer l'introduction réelle des masses dans la carrière des armes. Tous les grands faits militaires qui ont eu lieu à la gloire ou au désavantage de la France jusqu'au seizième siècle émanent de la noblesse ; ce que le pays a gagné, ce qu'il a perdu, est son ouvrage. Nous proclamons hautement, la main sur l'histoire, que sans la noblesse, principale intéressée, il est vrai, dans ce fait glorieux, la France serait anglaise, depuis Charles VI, de même que sans le peuple, deux siècles et demi plus tard, elle eût été russe ou allemande. Il n'y a que la reconnaissance du peuple envers la noblesse qui puisse égaler la reconnaissance de la noblesse envers le peuple. Quel pays celui qui est aussi beau à l'envers qu'à l'endroit !

Sous Louis XII, le peuple se fit une large place par l'agriculture ; sous Henri IV, il l'agrandit encore ; sous Louis XIII, il commença les grandes expéditions d'outre-mer ; sous Louis XIV, il commanda à toute la navigation et à tout le commerce du pays. Alors la noblesse française était encore opulente ; mais la fraction active du peuple était mieux qu'opulente, elle était riche. Cette fraction précieuse s'appela la bourgeoisie, dans le langage de la société, et le tiers-état dans le langage de la loi. D'où il ressort victorieusement que la bourgeoisie est le miel et la cire du peuple : chaque demi-siècle la ruche se vide, et le travail intérieur recommence. Il se fait bien du bruit dans la ruche ; on y bourdonne et l'on s'y pique. Mais l'heure arrive : le soleil d'une révolution reparait, et la récolte s'opère. La ruche est renversée, des rayons de bourgeoisie en coulent.

Quoi qu'il advienne désormais, il faut compter avec le tiers-état ; Louis XIV lui a ouvert accès partout ; dans les rangs de ses armées, sous les voûtes dorées de son conseil. Il est général, ministre, confesseur, médecin, amiral, poète ; Louis XV pourra s'en étonner, mais Louis XVI subira sans trop se plaindre l'inévitable réalité.

En 1789, un prêtre (ce ne pouvait être qu'un prêtre; toutes les grandes hérésies, depuis Arius jusqu'à M. de Lamennais, ont emprunté l'organe d'un prêtre); en 1789, l'abbé Sieyes publia une brochure intitulée *Qu'est-ce que le tiers-État?* Sa réponse fut : *Le tiers-état est tout.* A sa seconde question : *Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique?* il se répondit : *Rien.* *Que demande-t-il?* troisième question. Troisième réponse : *A être quelque chose.*

Mauvais écrivain, mais excellent logicien, l'abbé Sieyes ne s'était pas demandé ce qu'avait été jusqu'à lui le tiers-état dans l'ordre social; on lui aurait répondu : Il a été beaucoup, puisqu'il est considéré comme le tiers de la société, vous l'énoncez vous-même; mais qu'est-il dans l'ordre *politique?* était le terme de la question. En ce sens, l'abbé Sieyes avait raison, le tiers-état n'était rien ou à peu près rien en politique. Cependant il formait la majorité de l'armée, la totalité des industriels, la totalité des contribuables, puisqu'en 1789 on ne comptait que deux cent mille privilégiés, tant nobles qu'ecclésiastiques, sur vingt-six millions d'habitants.

La même année 1789, la révolution eut lieu : le tiers-état fut tout, ce qui est plus que quelque chose. Trois ans après, la noblesse et le clergé étaient exilés; le roi Louis XVI portait sa tête sur l'échafaud. Politiquement et socialement, l'homme du peuple avait triomphé.

En 93, il parcourut en trois pas, comme les coursiers de la fable, toute l'étendue du monde moral. Il renversa tout sur son passage, pour tout reconstruire en revenant. Le royaume devint une patrie, la loi fut l'égalité; l'homme baptisé dans le sang se nomma citoyen. Il fallut d'autres mœurs, l'homme du peuple en créa; il fallut d'autres institutions, l'homme du peuple en établit; il fallut faire la guerre au monde entier, l'homme du peuple la fit; il fallut être rebelle, hardi, pamphlétaire, tribun, orateur, soldat, législateur, bourreau, magnanime, impitoyable, chevaleresque, sobre, cynique, impie, invincible, l'homme du peuple fut tout cela, et il est difficile de dire s'il pouvait être autre chose. Et tout alla bien. Il écrivit avec une logique de démon, et il signa Sieyes; il parla à merveille aux États-Généraux, et il s'appela Mirabeau; il fit des lois qui creusèrent dans la nation comme l'eau-forte dans le cuivre, et il prit pour nom Merlin, Carnot, Danton; il assassina des deux mains, avec un sang-froid superbe, sous les traits de Marat, de Robespierre et de Couthon.

L'homme du peuple, qui égorgea les Suisses le 10 août, qui assassina dans les prisons du 2 au 6 septembre, fut vainqueur à Valmy vingt jours après; et vainqueur partout, à l'intérieur comme aux frontières, aux frontières comme chez l'étranger. Il fut pouvoir législatif et exécutif, la pensée et le bras, le manifeste et le canon. C'est l'homme du peuple qui sauva le pays compromis, mis en péril par lui. Dès qu'il eut conquis la liberté à la nation, il voulut la porter chez les autres nations, pour montrer combien elle était belle; il trouva la gloire en chemin; autre colonne mystérieuse qui commença à marcher devant lui pour l'éclairer au milieu de sa nuit sombre. Napoléon apparut au sommet de cette colonne. L'Italie, l'Égypte, l'Allemagne furent successivement la conquête du peuple, conduit par Napoléon, homme du peuple. Serf en 1600, sujet en 89, citoyen en 93, le peuple fut sacré empereur en 1804.

Ici se révèle cette importante vérité déjà émise par nous : que chaque révolution

prend au peuple quelques lignes sur son épaisseur pour en former une couche distincte que la partie délaissée, mais qui aura son tour, appelle aristocratie.

Créée par Napoléon, l'aristocratie militaire finit avec lui ; une autre aristocratie allait naître.

Le long repos dont la France jouit pendant la Restauration imprima un essor prodigieux aux arts et à l'industrie. Et l'homme du peuple devint manufacturier, artiste, inventeur ; il eut la fortune, il eut le rang. Malgré quelques velléités nobiliaires ineffaçables dans l'esprit armorié des Bourbons, l'homme du peuple, de commis devenu négociant, d'ouvrier passé chef d'usine, devint encore électeur et député. La révolution de juillet a fait le député ministre ; elle a fait aussi et au même instant un autre peuple pour cette autre aristocratie, qui ne sera pas la dernière.

L'esprit de celui que nous avons nommé jusqu'ici l'homme du peuple pour nous rallier à l'expression reçue, s'est plus particulièrement appliqué à la culture de l'industrie, dont il a obtenu de merveilleux résultats qu'à l'exercice délicat des beaux-arts, comme on doit les entendre chez nous après les dix-septième et dix-huitième siècles, où ils s'enveloppèrent d'une forme si fine, si choisie et si travaillée. Depuis la renaissance jusqu'à la révolution, l'art ne produisant qu'au profit de quelques-uns, il fut élevé, rare, difficile, cher. Les rois seuls et les princes possédaient des galeries de tableaux, parce que seuls ils avaient des châteaux, des hôtels, des palais. Michel-Ange ne sculptait guère que pour les papes ; Raphaël a-t-il jamais peint pour le compte des banquiers de Venise ou de Ferrare ? Comme le gouvernement, comme la société, comme les mœurs, l'art, expression concrète, fut aristocratique. Il a changé avec les mœurs et le gouvernement. Ainsi que l'autorité, il émane aujourd'hui du grand nombre pour atteindre un plus grand nombre. Ce n'est plus la main isolée d'un peintre qui maintenant suffirait aux travaux d'une province ; chaque ville en possède plusieurs, souvent un grand nombre. Il est vrai qu'une ville n'a pas seulement l'orgueil de vouloir montrer les peintures de sa cathédrale ; le moindre habitant un peu notable tient à décorer sa maison : chaque maison a ses tableaux. Le théâtre lutte de magnificence avec la paroisse, la mairie avec l'évêché ; le limonadier charge de moulures, de glaces et de peintures les murs de son établissement.

Un art bourgeois s'est donc créé pour la bourgeoisie, art charmant, louable en ce qu'il vaut de douceurs à la vie civile, et qui a ses manifestations intelligentes dans les lettres ainsi que dans la peinture, en musique comme en architecture. Il ne se pare ni de la pourpre, ni de la fierté de l'art aristocratique ; mais ses allures sont originales, variées, souples, infinies. S'il s'écarte des lois de la hiérarchie classique, il rachète cette licence par de la soudaineté et de la verve.

Nous n'osons dire ici l'avenir qui lui est réservé. Nous nous bornons à le qualifier : c'est l'art de la bourgeoisie, et par conséquent l'art qui vient du peuple.

Ainsi l'homme du peuple d'aujourd'hui, et rien ne prévaudra contre nos paroles, n'est pas celui de tous les temps. D'ailleurs on se méprend sur les vœux de l'homme du peuple, ou l'on veut se méprendre. En 89, il a conquis l'égalité : la redemander encore pour lui, c'est qualifier mal ses besoins. Un désir existe, le terme est faux.



L'homme du peuple est aussi libre qu'il veut l'être ; seulement, il s'estime plus malheureux que lorsqu'il était sujet et peut-être que lorsqu'il était serf. Or, ceux qui demandent qu'il soit plus libre l'égarent, ceux qui redoutent ses réeriminations le calomnient.

Un merveilleux poème existe depuis des siècles, et depuis des siècles aucune page n'en a vieilli, quoique des révolutions de peuples se soient allumées et se soient éteintes sur la tombe de l'auteur, sombre Italien qui fit semblant de vivre de la vie des autres hommes pour ne pas trop les effrayer en venant à pas lents au milieu d'eux. Cet homme avait le visage vert, le nez qui s'abattait sur la bouche, la bouche ironique, les joues tristes, le regard incommensurable ; il s'appelait Dante, il avait vu l'enfer, il en écrivit l'histoire. Dans quel endroit pensez-vous qu'il alla pour étudier la terrible scène où se passe l'action de son livre ? Il resta dans sa patrie, il demeura dans sa ville, il ne sortit pas de chez lui. Dante se mit à la croisée, et de là, le front dans ses deux mains, il regarda passer son époque ; le cortège était beau : des papes adultères, des princes vendeurs de peuples, de jeunes cardinaux empoisonnant l'hostie destinée à la communion ; il vit passer à la lueur de ces reflets d'or la guerre civile, cette femme ivre et nue ; la peste, ce vautour au bec jaune ; le parricide, la famine, et il dit cela si bien et d'une voix si dolente et si précise qu'après cinq cents ans écoulés, chaque fois que nous relisons le passage où Ugolin va manger ses fils, nous nous essayons les lèvres.

Je sais un enfer aussi noir, plus populeux, plus terrible que celui de Dante : que n'ai-je la main assez forte pour en peindre les profondeurs ! La tête me tournerait. Il est des sujets qui, pour les faibles, sont des tours bâties sur des abîmes. Voyons-les à vol d'oiseau, sans évoquer Virgile de sa tombe.

Il est à peine jour ; c'est l'hiver ; il vente de la neige dans le brouillard ; le sol est une mare glacée. Ces ombres malheureuses, ce sont dix mille créatures de Dieu, nos égales, vieilles par la misère, amaigries par la faim. Le front nu, les jambes nues, un balai à la main, elles poussent la boue de rues en rues jusqu'à l'égout,



CHAGLÉ

III.

E. DELBART

56